



REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE

MINISTRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE  
LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

UNIVERSITE MOHAMED KHIDER DE BISKRA  
FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES  
DEPARTEMENT DE FRANÇAIS



Mémoire pour l'obtention du diplôme de Mster2  
Titre

**LE THEME DE LA FAIM DANS LA GRANDE MAISON  
DE MOHAMMED DIB**

**Spécialité : français**  
**Option : langue, littérature et cultures**

**Présenté et soutenu par : Djeniène Abdelaziz**  
**Sous la direction de m<sup>er</sup> Hammouda Mounir**

**Année universitaire 2014/2015**

# DEDICACE

*À la mémoire de mon père*

*À la mémoire de ma sœur Khadîdja*

*À ma mère*

*À mon épouse et mes trois enfants*

*À mes frères et sœurs*

*À tous mes formateurs*

*À tous mes amis*

*À tous mes collègues*

*Je dédie ce travail.*

# Remerciement

*Au terme de cette étude, je tiens à remercier chaleureusement mon encadreur de recherche monsieur **Hammouda Mounir***

*Pour Ses conseils Judicieux, ses orientations et ses encouragements incessants m'ont permis de mener à bout ce travail.*

*Je le remercie profondément pour sa compréhension, sa patience et sa politesse incomparable.*

*Mes remerciements vont également à tous mes enseignants de l'université **Mohamed khider de Biskra**, qui ont contribué à notre formation.*

*Aux enseignants qui nous a suivis durant tous les années d'études pour leur contribution à enrichir nos connaissances.*

*Pareillement, mes remerciements s'adressent à toute ma famille qui m'a toujours soutenue moralement au cours de ces années, surtout mon partenaire de vie mon épouse et mes trois enfants (**Abderrahmane – Ritadje- Abde-lmoize**) et que dieu les bénisse pour leur soutien au cours de ce travail.*

*À tous mes amis avec qui j'ai passé des moments inoubliables*

# Table de matières

**Introduction générale:.....Page 04**

**1. Premier Chapitre:.....Page 11**

**La pauvreté et la faim, un autre colonialisme qui a  
consommé l'esprit de l'Algérie**

**1.1 Le sujet de la faim un élément central.**

**1.2 A la recherche d'un morceau de pain.**

**2. deuxième chapitre:.....Page 22**

**La grande maison témoignage réel de la lutte quotidienne de la  
famille algérienne contre la faim :**

**2.1 La faim et la femme la structure dominante de Dar-Sbitar**

**2.2 La famine, politique française pour l'humiliation et la  
torture inhumaine contre le peuple algérien.**

**3. Troisième Chapitre:.....Page 29**

**La révolution contre la faim inévitable de la révolution  
contre l'occupation et la violence :**

**3.1 De la faim née la conscience de maître fin à la violence.**

**3.2 A travers son héros « Omar », Dib prédit la guerre de  
libération.**

**4. conclusion:.....Page 41**

## Introduction générale:

« La grande maison » est le premier roman du grand écrivain algérien **Mohammed Dib**, publié en 1952, constitue le premier volet de la trilogie formée par *L'incendie* (1954) et *Le métier à tisser* (1954). L'auteur y retrace la vie d'une ville algérienne à l'aube de la guerre d'indépendance. Pour ce faire, il choisit de suivre le regard frais et lucide d'un enfant, Omar, qui devient témoin des souffrances d'une population ainsi que des mouvements qui précisent la révolte des Algériens contre le pouvoir colonial.

Mohammed Dib naît le 21 juillet 1920 à Tlemcen dans une famille bourgeoise en partie ruinée. Il commence ses études à Tlemcen, sans fréquenter l'école coranique, et les poursuit à Oujda au Maroc. Après la mort de son père en 1931, il commence autour de 1934 à écrire des poèmes mais également à peindre. Sa rencontre avec un instituteur français, Roger Bellissant (qui deviendra son beau-père) le conforte dans la voie de l'écriture. De 1938 à 1940 Mohammed Dib devient instituteur, enseignant à ZoudjBghel, près de la frontière marocaine. Comptable à Oujda, l'année suivante, au service des Subsistances de l'Armée, il est en 1942 requis au Service civil du Génie puis, en 1943 et 1944 interprètes franco-anglais auprès des armées alliées à Alger.

De retour à Tlemcen en 1945 Mohammed Dib est jusqu'en 1947 dessinateur de maquettes de tapis, réalisés et vendus sous son contrôle.

Il publie en 1946 un premier poème dans la revue "Les Lettres", publiée à Genève, sous le nom de Diabi. Invité en 1948 aux rencontres de Sidi Madani, près de Blida, organisées par les Mouvements de Jeunesse et d'Education populaire, il y fait la connaissance d'Albert Camus, Jean Cayrol, Louis Guilloux, Jean Sénac, Brice Parain.

Il est ensuite syndicaliste agricole et effectue un premier voyage en France. De 1950 à 1952 Mohammed Dib travaille, en même temps que Kateb Yacine, au journal progressiste “Alger républicain”.

Il y publie des reportages, des textes engagés et des chroniques sur le théâtre en arabe parlé. Il écrit également dans “Liberté”, journal du Parti communiste algérien. En 1951 il se marie avec Colette Bellissant, dont il aura quatre enfants.

Mohammed Dib lit à cette époque les classiques français, les écrivains américains, les romanciers soviétiques et italiens.

Après avoir quitté en 1952 “Alger républicain”, Mohammed Dib séjourne à nouveau en France alors que paraît aux Editions du Seuil La Grande Maison, premier volet de sa trilogie Algérie, inspirée par sa ville natale, qui décrit l'atmosphère de l'Algérie rurale. Dans une “écriture de constat”, “réaliste”, il y témoigne tel un “écrivain public”, à partir de faits authentiques, de la misère des villes et des campagnes, des grèves des ouvriers agricoles, des revendications nationalistes naissantes. La presse coloniale critique le roman, ainsi que des membres du Parti communiste algérien qui auraient souhaité y rencontrer un “héros positif”, Aragon le défend. Les deux autres volets de la trilogie, L'Incendie et Le Métier à tisser, paraissent en 1954, l'année même du déclenchement de la guerre de libération, et en 1957. Durant cette période Mohammed Dib est, jusqu'en 1959, employé dans la correspondance et la comptabilité commerciale.

Tandis qu'il aborde plus explicitement la guerre d'indépendance dans Un Été africain, Mohammed Dib est expulsé d'Algérie par la police coloniale en raison de ses activités militantes. André Malraux, Albert Camus, Jean Cayrol interviennent pour qu'il puisse s'installer en France. Il s'établit alors à Mougins (Alpes maritimes) chez ses beaux-parents, effectuant des voyages dans les pays de l'Est. En 1962 Qui se souvient de la mer manifeste une bifurcation de son écriture vers l'onirisme, le fantastique et l'allégorique.

En 1964 Mohammed Dib s'installe dans la région parisienne, à Meudon, puis en 1967 à La Celle-Saint-Cloud, près de Versailles. Dans Cours sur la rive sauvage et La Danse du roi publiés en 1964 et en 1968, il poursuit une quête plus introspective autour des thèmes de la condition humaine, de la féminité et

de la mort. En 1970 Mohammed Dib souhaite s'engager dans une nouvelle trilogie "sur l'Algérie d'aujourd'hui", dont Dieu en Barbarie et Le Maître de chasse (1973) constituent les deux premiers volets.

Mohammed Dib enseigne en 1974 (ou 1976-1977) à l'Université de Californie à Los Angeles, qui lui inspirera son roman en vers "L.A. Trip" (2003). A partir de 1975 il se rend plusieurs fois en Finlande où il collabore, avec Guillevic, à des traductions d'écrivains finlandais. Ces séjours lui inspirent sa "trilogie nordique", publiée à partir de 1989 : Neiges de marbre, Le Sommeil d'Ève et L'Infante maure. Mohammed Dib participe à un jury littéraire, en 1976, dans l'Oklahoma. Parallèlement à son travail de romancier, ses recueils de poèmes, Ornerons en 1975, Feu beau feu en 1979, sont des célébrations de l'amour et de l'érotisme. Sa pièce de théâtre Mille hourras pour une gueuse, présentée en Avignon en 1977 et publiée en 1980, met en scène les personnages de La Danse du roi. De 1982 à 1984 (ou de 1983 à 1986) Mohammed Dib est "professeur associé" au Centre international d'Etudes francophones de la Sorbonne. Dans ses derniers livres, Simorgh, puis Laëzza, terminé quelques jours avant sa mort, il revient, sous la forme d'un puzzle littéraire, sur ses souvenirs de jeunesse.

Mohammed Dib a reçu de nombreux Prix, notamment le Prix Fénéon en 1952, le prix de l'Union des Ecrivains Algériens en 1966, le prix de l'Académie de poésie en 1971, le prix de l'Association des Ecrivains de langue française en 1978, le Grand Prix de la Francophonie de l'Académie française en 1994, attribué pour la première fois à un écrivain maghrébin. Il a obtenu en 1998 le Prix Mallarmé pour son recueil de poèmes L'enfant-jazz. En 2003 de nombreuses rumeurs faisaient état de la possibilité de l'attribution à Mohammed Dib du Prix Nobel de littérature.

Personne ne peut nier ou ignorer le miracle de l'histoire algérienne durant la période d'occupation française, cent trente ans de souffrance d'un peuple d'une terre qui a été endurée au fil des ans, le poids des rangées du colon français brutal d'est en ouest et du nord au sud.

Beaucoup d'écrivains Algériens qui ont abordé le sujet de La révolution algérienne contre le colonialisme français, mais ils sont peu qui ont essayé de nous transférer l'image réelle de la famille algérienne pendant cette période et

photographie quotidiennement sa souffrance a la recherche d'un morceau de pain, parmi ses auteurs nous avons **Mohammed Dib** dans sa **Grande maison**.

Cette maison, *Dar Sbitar*, qui est dans un quartier ancien de Tlemcen, c'est celle où habite **la famille d'une veuve, Aïni, de ses enfants**, Omar et ses deux sœurs, et d'une grand-mère grabataire c'est à travers cette famille que l'écrivain voulait nous montrer l'extrême misère de cette société algérienne et provinciale

L'histoire se déroule dans l'Algérie de 1939, elle raconte la vie d'une famille nombreuse et très pauvre, le héros est un petit garçon d'une dizaine d'années qui ne mange pas tous les jours à sa faim.

Omar et sa famille vivent dans une petite chambre à Dar Sbitar (une maison collective où s'entassaient plusieurs familles qui partagent la cour, la cuisine et les toilettes).

Aïni, la mère se tue au travail pour faire vivre sa famille, mais l'argent qu'elle gagne ne suffit même pas à acheter du pain.

Devant les réclamations quotidiennes de ses enfants, la mère est désespérée. Elle maudit son défunt mari qui est parti se reposer en la laissant dans la misère.

À tous ces malheurs venait se rajouter la grand-mère Mama « paralytique » abandonnée par ses enfants chez sa fille Aïni. C'est une autre bouche à nourrir.

Parmi tous les habitants misérables de Dar Sbitar se distingua Hamid Saraj, jeune homme cultivé et respectable. Il est le symbole de la révolte et de la prise de conscience « c'est un militant communiste ». Son arrestation bouleversa les habitants de la modeste résidence.

Les cris de la sirène annonçant la guerre rassembla les habitants de Tlemcen dans les rues. Ce spectacle émerveilla Omar et le projeta dans le futur : devenir un homme.

Le roman se referme sur la famille réunie autour de la maïda pour le dîner. Le sourire d'Omar offrira une lueur d'espoir d'un jour nouveau.



La misère extrême se traduit par l'omniprésence de la faim qui exerce sa dictature sur leur quotidien.

Atika chante aussi «*Donnez-moi de l'eau fraîche / Du miel et du pain d'orge* » et plus loin Aouïcha et Meriem les deux sœurs d'Omar rêveront de couscous royal.

Dans l'Algérie coloniale, la pauvreté et la faim consumaient les corps et les esprits. Dès le début du roman jusqu'à sa fin, il n'est question que de trouver un peu de pain pour calmer la faim.

Ainsi le pain devient une fin en soi. Omar tout au long du roman ne cessa de penser au pain « *si nous pouvions seulement avoir plus de pain, beaucoup de pain, songeait-il* »<sup>1</sup>

"D'abord du pain, Autant qu'il était possible d'en avoir, ses rêves ne visaient pas plus haut."

Cette faim transforme les personnages. Aïni par exemple devient "inhumaine" même envers sa mère qu'elle brutalisa.

Son comportement change grâce au panier remplie de légumes et de viande qu'avait ramené le cousin Mustapha "Il y eu quelque chose de changer. Durant les jours qui suivirent, Aïni resta beaucoup plus longtemps auprès de grand- mère, Les deux femmes ne se disputèrent plus. Grand-mère cessa ses jérémiades, Aïni fut prévenante, la plus prévenante des femmes."

Ainsi la nourriture à le pouvoir de métamorphoser la psychologie des humains.

La situation coloniale est aussi présente dès le premier chapitre quand, à la surprise d'Omar, s'ouvre la parenthèse en arabe dans la leçon de morale de l'instituteur, M. Hassan, sur la patrie. C'est aussi l'arrestation d'Hamid qui tente d'organiser les ouvriers agricoles. L'origine espagnole d'une partie des colons, tel Gonzales le petit patron qui emploie Aïni à coudre des empeignes d'espadrilles, fait que les gamins des rues savent comment interpeller le

---

<sup>1</sup>Mohammed Dib. La Grande maison Ed. Le Seuil. 1952. p. 144

menuisier ivrogne dans la langue de Cervantès : "borracho" ! Mais toute "lingua franca" est exclue

De notre côté nous y avons recouru à écrire sur ce sujet qui est - le thème de la faim dans la famille algérienne à travers le chef d'œuvre de Mohammed Dib la grande maison – dans le souhait de contribuer encore un peu et montré l'étendue de l'horreur et l'injustice de la colonial français envers notre peuple nos famille qui ont gravement souffert de la pauvreté et de privations et de persécution au coure de cette longue période de colonialisme et pour que nous nous souvenons toujours et nous n'oublions jamais ...

Par cette perspective, nous pouvons soustraire la problématique suivante :

**A quelle mesure l'écrivain a pu dépeindre la réalité de la famille algérienne au cours de la période coloniale par le biais de la lutte quotidienne avec la faim ? Et comment cette faim avait réussi de saisir l'esprit après que le colonisateur avait saisi la terre ?**

Notre travail est fondé sur l'étude romanesque dans la Littérature algérienne d'expression française dans le but de pénétrer profondément dans la société pendant la période coloniale algérienne par les idées créatives de Mohammed Dib

Et pour atteindre ce but nous avons proposé et avoir suggéré quelques suppositions qui pourraient nous aider à trouver une réponse à quelques questions pour construire notre recherche parmi ces hypothèses a qui l'auteur voulu nous transmettre à quelle point la faim était une préoccupation majeure des gens(le peuple algérien) qui ont incarné dans les personnages de l'œuvre

Aussi est ce que l'auteur a pris la faim comme cause pour le soulèvement de ces gens (peuple) contre l'impérialisme a l'incarnation du proverbe (de l'énonciation) « **de la douleur se produit la force** »

Et pour répondre à ces questions, et en même temps trouvé une solution à notre problématique nous devons tout d'abord scinder le travail en trois grands axes comme suit :

- **Chapitre 1**

**La pauvreté et la faim, un autre colonialisme qui a consummaient l'esprit de l'algérien.**

- **Chapitre 2**

**La grande maison témoignage réel de la lutte quotidienne de la famille Algérienne contre la faim.**

- **Chapitre 3**

**La révolution contre la faim inévitable de la révolution contre l'occupation.**

Enfin nous allons essayer arrivé à dire qu' une politique de famine, que le colonisateur avait contre (le peuple) algériens pour le contrôler et le mètre sous son esclavage ,en croyant que la conduite de chacun de ses membres pour chercher le pain fait son énorme but dans la vie, mais le contraire qui s'est passé est la magie renversée ver le magicien , et ce qui est arrivée sur le charmant la faim devenue la raisons la plus importantes à la révolution et à la liberté de ce peuple.

# Chapitre : 1

## **1.1 La pauvreté et la faim, un autre colonialisme qui a consommait l'esprit de l'algérien.**

### **1.1 Le sujet de la faim un élément central.**

La faim est tellement présente dans le roman qu'elle semble parfois tout occulter. Elle s'empare des esprits : « *C'était la brume de la faim. Si on se laisse prendre par cette brume, il arrive un moment où l'on ne peut plus s'arracher à elle* »

Aïni s'ingénie à tromper la faim de ses enfants, mais ce n'est pas toujours possible. Autour d'elle, les voisins ne sont que ses doublets. Tout le monde vit la faim, lutte pour survivre mais personne ne peut s'en arracher.

Le *sujet* de la faim, présent dès les premières lignes du texte, domine Presque tous le portait du roman en mettant en relief la souffrance et la misère des personnages sur tous le chemin des évènements. Omar à toujours faim il cherche sa nourriture mais sans laissé tomber sa fierté et sa dignité « *A Dar-Sbitar, Omar se procurait du pain d'une autre façon. Yamina, une petite femme aux jolis traits, revenait chaque matin du marché avec un plein couffin. Elle priait souvent Omar de lui faire de petites commissions. Il lui achetait du charbon, remplissait son seau d'eau à la fontaine publique, lui portait le pain au four... Yamina le récompensait à son retour en lui donnant une tranche de pain avec un fruit ou un piment grillé, – de temps en temps, un morceau de viande ou une sardine frite. Quelquefois, après déjeuner ou dîner, elle l'appelait. Quand l'enfant soulevait le rideau, – à l'heure du repas, chaque famille baissait le sien, – elle lui disait d'entrer, apportait un plat où elle gardait quelque chose de bon, cassait la miche ronde et blanche et plaçait le tout devant lui.*

– *Maintenant mange, mon garçon.*

*Elle le laissait et vaquait dans la pièce. Yamina ne lui offrait que des reliefs, mais propres ; les plus difficiles n'auraient rien trouvé à y redire. La veuve ne le traitait pas comme un chien ; et cela lui plaisait. Ne pas être*

*humilié. Omar ne savait pas où se mettre devant tant d'égards. Il fallait que chaque fois Yemina le pressât pour l'encourager à toucher aux aliments. »<sup>2</sup>*

Ce choix d'écriture propose une perception des habitants de Dar-Sbitar dans toute leur humanité, avec leurs besoins, leurs sensations et leurs envies. La misère qui accable cette communauté est ainsi signifiée par la faim et la difficulté de se procurer le pain de chaque jour.

*« La faim, de plus en plus lancinante, faisait gargouiller les intestins des petits. Timidement d'abord ils demandèrent à manger. Aini paraissait écrasée.*

*Tous ensemble alors ils implorèrent. Elle se leva, distribua de vieux morceaux de pain, avec une moitié de concombre, une pincée de sel. Omar épluchait sa part. Il ne jeta pas les pelures. Il s'en colla quelques-unes sur le front et les tempes et en éprouva une sensation de froid aiguë.*

*Il mangea celles qui restaient. Ensuite il poudra de sel la pulpe et y mordit. [...] Dans son estomac, les aliments qu'il avait pris – pain et concombre – formaient un poids de plus en plus lourd »<sup>3</sup>*

Au fur et à mesure que les images physiologiques se tissent dans le texte, le thème de la faim se déploie et devient par moments un élément central qui obsède les personnes et les rendre très dur envers soi et envers les autres même les plus proches : *« cette terreur, Omar la voyait. Elle serépercutait en lui, qui était là, dressé sur sa couche, les pieds repliés sous lui. Et il pensa : 'Certainement, c'est la peur de Grand'mère'.*

*Il comprenait à distance qu'elle avait peur. Peur d'être seule, d'être dans la cuisine, isolée avec son mal. Elle ne cessait d'implorer au plus fort de la nuit, alors que toute la maison s'abîmait dans la léthargie. Elle s'interrompait durant quelques minutes. Elle écoutait sans doute si on lui répondrait.*

*S'arrêta-t-elle par peur aussi ? Ses appels avaient tiré Omar du sommeil. Nul n'y répondait, le mutisme étouffait la vieille maison.*

---

<sup>2</sup>Ibidem, p. 9.

<sup>3</sup>Ibidem, p 107-108

Omar imagina le noir qui pesait partout, s'appuyait contre la porte de la chambre, menaçant, hostile. Cette chose énorme dont on n'aurait su dire le nom guettait dans la cour.

Doucement, venant de loin, la voix de Grand'mère s'élevait encore. Elle bavardait pour rompre la lassitude, non cette bonne lassitude des corps vigoureux, mais celle de l'âge. Ses pauvres pensées se frayèrent une voie à travers la peur, la maladie, mais surtout la vieillesse. [...] On portait à manger à Grand-mère dans la même écuelle de fer dont l'émail éclaté par endroits, dessinait de larges étoiles noires. Aïni la posait à ses pieds, avec l'alourdissement du jour, sans la nettoyer ; il s'y formait un fond graisseux qui adhérait aux parois et formait croûte.

— Pourquoi appelaient-tu tant cette nuit ? Tu es folle ! Pestait Aïni au-dessus de sa tête. Alors on n'a pas une minute de répit avec toi ?

Grand'mère attendait que sa fille s'éloignât. Elle se ratatinait sur elle-même. Grand'mère avait peur, comme un enfant ou un petit chien, de recevoir des coups. Toute ployée, le dos comme brisé, elle reposait, la tête sur ses genoux. Sans se redresser, elle clignait du côté d'Aïni.

Omar était assis par terre à ses pieds.

— Hé, Mama ! Tonitruait Aïni dans son oreille en poussant vers elle l'écuelle. Tu ne vois pas que je t'apporte à manger ? Ou bien ce que j'apporte te déplaît ?

La vieille femme ne remuait pas. Aïni se saisissait de l'ustensile puis empoignait la tête de Grand'mère et lui fourrait l'écuelle sous le nez.

— Oui, ma fille, j'ai vu. Pourquoi me traites-tu comme ça ?

— Tiens, mange ! lui disait Aïni en la secouant sans ménagement.

Elle bredouillait quelques mots entre ses dents 'Puisses-tu manger du poison'.

Grand'mère, avec des mouvements d'agacement, sans se retenir prenait l'écuelle de sa main qui tremblait d'une manière affolante et la rejetait au sol, sous sa chaise.

Aïni, qui lui calait la tête, retirait son bras et la figure de Grand-mère : retombait sur ses grosses rotules.

La vieille femme n'avait plus la force de se maintenir droite ; elle était irrémédiablement cassée, abattue. Aïni s'en allait en grognant »<sup>4</sup>

---

<sup>4</sup>Ibidem, p.135-136

Les fabulations des enfants ne tournent pas autour des jouets ou des histoires fantaisistes mais autour des aliments qu'ils ne peuvent pas se procurer.

Cette omniprésence de la sensation de faim domine avec la personnification de cette faim qui se rend à un grand cauchemar surtout envers la mère d'Omar : « *Mère bien-aimée, Mère faim, je t'ai réservé les mots les plus tendres* »

Aussi La chaleur est également un élément important dans la construction synesthésie du roman.

Cette sensation physique occupe les habitants de Dar-Sbitar, qui la combattent avec un sentiment d'impuissance, La faim est quiétude elle Est aussi douloureuse Omar ne peut pas dormir, il éveillé tout au long des nuits.

*« Les enfants déversaient de pleins seaux sur le carrelage. Aussitôt répandue, l'eau s'évaporait en une vague ardente. Ils s'enlisaient sans espoir dans cette fournaise. C'était cruel, cette force aveugle qui les submergeait. Ils n'en finissaient pas de lutter contre elle(...)La chaleur, que la faim accompagnait constamment, leur faisait des nuits sans sommeil.*

*Cependant, plus que la chaleur, la faim restait pour eux terriblement présente. Dans le corps d'Omar c'était comme une flamme insaisissable qui lui procurait une certaine ivresse.*

*Devenue tout à coup trop légère, trop fragile, sa chair ne lui permettait pas de s'enfoncer dans l'épaisseur de la nuit où le sommeil n'est que sang et désirs. Une végétation aux racines flottant entre ciel et terre absorbait son corps, le vidait comme une cosse. Des plantes miraculeuses, comme autant de fusées, atteignaient leur pleine croissance et mouraient en quelques secondes.*

*Et seul, persistait ce petit feu lointain dont la pointe lui brûlait les entrailles, tandis qu'il voguait, perdu, intégré aux vagues immobiles de la nuit. »<sup>5</sup>*

Alors Mohammed Dibrévèle son roman par la faim qui est devenue, une des armes les plus dissuasives et les plus répressives du colonialisme

*« Il y a donc la faim dont on ne peut se faire une représentation même approximative en France (...) La faim des corps qui torture les entrailles et sèche les lèvres et que partout où il règne l'état colonial entretient. »*

La quête du pain s'apparente à celle de l'identité tant la survie du peuple devient un impératif devoir de conscience.

Il s'agissait de lutter pour sauvegarder l'existence et ainsi sauvegarder l'identité.

Ainsi chez DIB, l'identité porte les couleurs et le goût du pain. Ce pain chroniquement absent du réel algérien durant la colonisation française

Ce qui manifeste la parcellisation du pain qui se répète dans chacun des chapitres du roman selon une expositionn évolutive, commençant de *«un peu de ce que tu manges »*<sup>6</sup>

*« petit bout »* à *«miche ronde »*: Cette phrase constitue l'incipit du roman. *«ce peu »* de pain va au fur du texte évoluer pour n'atteindre qu'au dénouement à : *« Il tendit la miche à sa mère »*

L'auteur-narrateur tisse une suite d'événements suscités par la quête du pain, qui signifie aussi la vie.

Par la voix de son narrateur parfois et souvent à travers la parole des personnages, Dib fait de son texte un témoignage authentique de l'histoire. Ainsi, témoignant de la faim, il fait dire à Aïni: *« nous passons notre temps à*

---

<sup>5</sup>Ibidem, p.120-121

<sup>6</sup>Ibidem, p.07



*tromper la faim »<sup>7</sup> et à sa voisine Zina « la faim déjouée, n'est-ce pas ? Ce que nous faisons tous les jours »<sup>8</sup>*

La faim, surtout celle d'Omar n'est pas seulement l'absence du pain et nourriture, c'est plus fort que tous cela..! C'est la présence monstrueuse, divinité implacable à laquelle chacun est soumis, elle s'empare des esprits et peut agir comme révélateur du monde:

*«C'était la brume de la faim. Si on se laisse prendre par cette brume, il arrive un moment où l'on ne peut plus s'arracher à elle [...]. Après un moment les voiles se déchirent, et tout apparaît dans un scintillement, dans un éclat insoutenable.»*

## **1.2 A la recherche d'un morceau de pain.**

Le régime colonial français est à la base de tous les problèmes surtout sociaux vécus par les Algériens. La colonisation française est donc la source principale de tous les malheurs dont souffre le peuple algérien représenté dans La Grande Maison de Dib.

Omar, le héros, refuse de se plier à ce système colonial opprimant. Les problèmes dont il souffre sont inséparables de ceux de son peuple.

Dans La Grande Maison se dessine l'image d'une enfance malheureuse. Tous les enfants souffrent des mêmes problèmes (la recherche permanente du pain) Ce qui nous permet de dire qu'il s'agit dans cette œuvre d'un récit d'enfance "collectif", puisqu'il est question de l'enfance du héros - Omar -, mais aussi de tous les enfants de ce peuple, alors Omar ici est le représentant de la société enfantine et sa recherche permanente à un petit morceau de pain

*« Il y avait des élèves qu'il rançonnait, quotidiennement. Il exigeait d'eux sa part, et s'ils ne s'exécutaient pas sur-le-champ ils ramassaient souvent des volées. Dociles, ceux-là partageaient leur goûter et lui tendaient les deux moitiés pour qu'il en prélevât une à son choix. L'un d'eux se cachait-il pendant*

---

<sup>7</sup>Ibidem, p.55

<sup>8</sup>Ibidem, p.55

*toute une récréation, il ne s'obstinait guère dans sa dissimulation. Il venait guetter Omar soit à la sortie de récole, soit à une autre récréation. Du plus loin qu'il l'apercevait, il commençait à pleurer. Il recevait sa correction et finissait par remettre un goûter entier à Omar. Mais les plus rusés dévoraient leur pain en classe.*

*- Je n'ai rien apporté aujourd'hui, disaient-ils.*

*L'enfant retournait ses poches. Omar faisait main basse sur tout ce qu'il trouvait en sa possession.*

*- Alors, tu l'as donné à un autre pour le cacher ?*

*- Non, je le jure.*

*- Ne mens pas !*

*- Je le jure.*

*- Ne viens pas me demander de te défendre, hein !*

*- Je te jure que je t'apporterai demain un gros morceau.*

*D'un geste, l'enfant montrait les dimensions du pain qu'il promettait. Omar lui jetait la calotte par terre, la piétinait, pendant que le coupable poussait des plaintes de chien molesté. Il protégeait ainsi ceux que les grands élèves tyrannisaient ; la part qu'il prenait n'était que son salaire.*

*Ses dix ans le plaçaient entre les gaillards du Cours Supérieur, dont la moustache noircissait, et les morveux du Cours Préparatoire. Les grands, pour se venger, s'attaquaient à lui, mais n'obtenaient rien, Omar n'apportait jamais de pain. Lui et ses adversaires sortaient de ces combats le nez et les dents en sang, leurs sordides habits effilochés un peu plus. C'était tout. »<sup>9</sup>*

Dib dans son œuvre nous décrit les enfants des différentes classes sociales. C'est à travers la comparaison entre ces enfants appartenant à des milieux différents que le lecteur arrive à déceler l'image de l'enfance dans la société algérienne sous le régime colonial. Parmi ces enfants, nous avons les écoliers, les camarades d'Omar qui sont aussi pauvres et aussi misérables que lui. Ils passent leur journée à chercher de quoi manger.

Mais d'un autre côté et dans le même tableau une autre société d'enfants ; ceux qui sont riches et qui n'ont jamais connu la faim et la misère un tout paradoxe... !

---

<sup>9</sup>Ibidem, p.8-9-18

«*Driss avait un camarade qui se chargeait de son sac de cuir, à broderies d'argent et d'or, à la sortie de quatre heures. D'autres ; quand approchait l'heure d'entrer en classe ; allient le chercher et lui tenaient compagnie en chemin. Ils ne se séparaient de lui quelorsque la cloche sonnait. C'était à qui se mettrait à ses côtés, à qui poserait une main sur son épaule.*

*Il avait coutume d'acheter des tarricos, du galentica, des piroulis, il possédait même de l'argent! Aux petits marchands qui s'installaient dans la rue noire d'écoliers, un peu avant une heure, il prenait cinq ou six cornets de tarraïcos, distribuait un grain à chacun de ses compagnons. Si ceux-ci se plaignaient, ou se moquaient, il geignait, il geignait plus fort qu'eux:*

*- Et moi, que va-t-il me rester? Vous voulez que je vous donne Tout?*

*Chaque matin invariablement, il racontait après s'être empiffré Ce qu'il avait mangé la veille. Et, à la récréation de l'après-midi, son repas du jour. Il n'était question que de quartiers de mouton rôtis au four, de poulets, de couscous au beurre et au sucre, de gâteaux aux amandes et au miel dont on n'avait jamais entendu les noms: cela pouvait-il être vrai? Il n'exagérait peut-être pas, cet imbécile!... Les enfants, devant toutes les victuailles qui hantaient ses discours, ébahis, demeuraient l'air perdu. Et lui, récitait toujours l'incroyable litanie des mets qu'il avait dégustés Tous les yeux levés vers lui le scrutaient bizarrement Quelqu'un, haletant, hasardait:*

- Tu as mangé tout seul un morceau de viande grand comme ça?*
- J'ai mangé un morceau de viande grand comme ça,*
- Et des pruneaux?*
- Et des pruneaux.*
- Et de l'omelette aux pommes de terre?*
- Et de l'omelette aux pommes de terre.*
- Et des petits pois à la viande?*
- Et des petits pois à la viande.*
- Et des bananes?*
- Et des bananes »<sup>10</sup>*

---

<sup>10</sup>Ibidem, p.14-15

-La faim, son inséparable compagne et ennemie, Omar, symbole d'un instinct de liberté indestructible, constamment à la recherche d'un morceau de pain.

Rien ne parvient à le rassasier et la faim est pour lui, comme pour tous les habitants de Dar Sbitar, un bûcher enveloppant aux flamboiements lents et tragiques, un gouffre incorporé qui conditionne les sens, le souffle, les pensées et la parole.

Pain et faim, le premier semble permettre à la seconde de s'exprimer avec plus de violence, en l'idéalisant et en lui conférant une sorte d'irréparable immanence. Dans La Grande maison on peut faire abstraction de tout, mais non de ces deux éléments : le pain n'implique pas l'absence de la faim, il n'arrive même pas à en éloigner le spectre.

Le garçon extorque le pain à ses camarades, il est aussi capable de le gagner en rendant de petits services à Yamina qui le traite avec générosité et gentillesse; il le demande incessamment presque à chaque page, en lui attribuant une fonction, non pas réaliste mais constructive, parce que la vie, pour lui comme pour ses compatriotes, est un morceau de pain. Dans les pages de Mohammed Dib cela se conjugue avec une façon d'être et une vision du monde.

La faim et le pain : deux faces de la même médaille, rien n'échappe à cette dichotomie.

*« Il avait terriblement faim, toujours, et il n'avait presque jamais rien à manger à la maison*

*il avait faim au point que certaines fois l'écume de sa salive se durcissait dans sa bouche. Subsister, par conséquent, était pour lui l'unique préoccupation. Il était cependant habitué à n'être jamais rassasié il avait apprivoisé sa faim. A la longue, il put la traiter avec l'amitié due à un être cher*

*et il se permit tout avec elle. Leurs rapports s'établirent sur la base d'une courtoisie réciproque, attentive et pleine de délicatesse, comme seule une ample compréhension saurait en faire naître entre gens qui se jugent d'abord sans la moindre complaisance et se reconnaissent ensuite dignes l'un de l'autre. Grâce à cette entente, Omar renversa toutes les indifférences, filles de la peur et de la paresse. Et s'il avait songé à donner voix à ce qui était profondément enfoui en lui, il se serait à n'en*

*Pas douter exprimé en ces termes Mère bien-aimée, Mère faim, je t'ai réservé les mots les plus tendres... »<sup>11</sup>*

Les sœurs d'Omar qui partage avec lui la crise de la famine. Tout au long du texte ces enfants ne font que lutter contre cette faim. Ces petites filles travaillent pour gagner leurs vies. Pourtant elles meurent de faim.

Dib dépeint le tableau "collectif" où se rassemblent tous ces enfants, sœurs, camarades, voisins, amis. Toute cette génération

Malchanceuse et brutalisée, est réunie autour de la faim, partage les mêmes maux, les mêmes souffrances. Ces enfants sont transformés en fantômes, en esprits qui hantent les gens et qui rôdent autour d'eux.<sup>12</sup>

*« A Dar-Sbitar, Omar se procurait du pain d'une autre façon. Yamina, une petite femme aux jolis traits, revenait chaque matin du marché avec un plein couffin. Elle priait souvent Omar de lui faire de petites commissions. Il lui achetait du charbon, remplissait son seau d'eau à la fontaine publique, lui portait le pain au four... Yamina le récompensait à son retour en lui donnant une tranche de pain avec un fruit ou un piment grillé, – de temps en temps, un morceau de viande ou une sardine frite. Quelquefois, après déjeuner ou dîner, elle l'appelait. Quand l'enfant soulevait le rideau, – à l'heure du repas, chaque famille baissait le sien, – elle lui disait d'entrer, apportait un plat où elle gardait quelque chose de bon, cassait la miche ronde et blanche et plaçait le tout devant lui.*

---

<sup>11</sup>Tbidem, p.109-110

<sup>12</sup><http://www.limag.refer.org/Theses/Abou%20Sedera/Abou%20Sedera.PDF>

– *Maintenant mange, mon garçon.*

*Elle le laissait et vaquait dans la pièce. Yamina ne lui offrait que des reliefs, mais propres; les plus difficiles n'auraient rien trouvé à y redire. La veuve ne le traitait pas comme un chien ; et cela lui plaisait. Ne pas être humilié. Omar ne savait pas où se mettre devant tant d'égards. Il fallait que chaque fois Yemina le pressât pour l'encourager à toucher aux aliments. »*<sup>13</sup>

---

<sup>13</sup>Mohammed Dib. La Grande maison Ed. Le Seuil. 1952. p.09

## **Chapitre 2 :**

### **La grande maison témoignage réel de la lutte quotidienne de la famille algérienne contre la faim :**

#### **2.1 La faim et la femme la structure dominante de Dar-Sbitar**

La vie dans Dar-Sbitar, mêlée à la faim et à la chaleur, étouffe le jeune garçon.

Dar-Sbitar, cette maison qui héberge un grand nombre de familles, est souvent représentée par la métaphore de la ruche.

Pour Mohammed Dib ainsi pour Omar cette maison propose une construction spatiale complexe en effet ; cette bâtisse concentre une multiplicité de personnages et d'histoires qui reproduisent à échelle réduite la vie d'une ville algérienne.

Cet endroit où pullule la diversité garde pourtant une unité qui rassemble ses habitants face à l'arrivée d'un élément perturbateur extérieur tel que l'apparition des agents de police dans la cour de la grande maison.

Le dedans représenté par l'espace fermé de la maison s'oppose ainsi à l'ouverture d'un dehors infini, celui de la rue.

La rue évoque pour Omar le lieu de la pleine existence. C'est justement dans ce dehors que le garçon commencera à réfléchir à des valeurs qui ne sont pas individuelles mais communautaires, comme celles de la justice et de la liberté.

Dans *La grande maison*, Mohammed Dib propose une construction spatiale complexe.

En effet, cette bâtisse concentre une multiplicité de personnages et d'histoires qui reproduisent à échelle réduite la vie d'une ville algérienne.

Comme la femme doit être à l'abri de la vue des hommes de l'extérieur, l'architecture de Dar Sbitar est conçue à protéger les femmes des regards des étrangers.

La bâtisse est située une marche en bas de la chaussée avec un vestibule en forme de coude. Du matin au crépuscule Dar Sbitar devient l'espace féminin.

Les hommes travaillent à l'extérieur ou partent pour le café: « *Les hommes sortaient tôt, aussi les apercevait-on rarement.* »<sup>14</sup>

Quand un des hommes rentre les femmes qui causent dans le patio se taisent pour lui manifester leur respect.

La journée de ces femmes passe dans les futilités, des cris et des querelles, parfois, violente.

C'est vrai que les femmes dans la grande maison ne sont pas trop évoluées. Mais elles ont pu tenir le coup. Elles jouent leurs rôles d'épouses et de mères avec excellence. Elles subissent et endurent autant que les hommes. Elles veillent sur le foyer pendant l'absence des maris. Elles gèrent la faim des enfants affamés ce qui n'est pas facile surtout au niveau sociale et morale; la peine de la peur quotidienne les a forgées inconsciemment. En moment de perquisitions ou d'arrestations des hommes, elles sont là pour reconforter les leurs.

Ce qui ne plait pas à la maréchaussée et marque le caractère solide de la femme. La femme n'est pas seulement la pleureuse qui déplore les siens emportés par la mort ou par l'armée française.

Tous ses événements ont donné la force; la patience et même la naissance à un émergence de la conscience commune qui a préparé les indigènes ainsi les femmes pour l'insurrection future contre le colonisateur.

Aîné est le modèle de la femme pauvre pleine d'énergie et d'ambition, capable et productrice.

---

<sup>14</sup>Ibidem, p. 9



Elle est à plaindre, mais son courage et sa patience envers les défis inspire chez elle la force et la lutte permanente la survie. Elle est de ce genre de femme qui lutte sans cesse en comptant sur soi-même. Sans le savoir, elle vit une expérience enrichissante.

Elle est l'exemple vivant de ce qu'une femme peut supporter. Et comme la domination va au pair avec la situation économique pendant cette période, Aîné n'est pas dominée par un homme, mais par sa misère.

La femme et en particulier la mère représente la sérénité et la puissance. Elle prend en charge la responsabilité des enfants en cette période dure. Les femmes veillent sur le foyer pendant l'absence des hommes. C'est à elles de se débrouiller pour calmer la faim des enfants et cette situation demande un courage énorme avec une patience inlassable.

Alors et dans le cas de Aîné et Malgré la relation tendue entre elle et son fils Omar, celui-ci reste très rattaché à elle par un amour secret. On sent son besoin d'amour maternel. Quand les agents de police sont descendus à Dar Sbitar, Omar a eu peur et sent un besoin immense de la présence de sa mère à ses côtés. La mère pour lui c'est la muraille inexpugnable contre toute menace de danger

*« Omar se trouva seul dans la cour. Son sang buta contre ses tempes. Des agents de police ! son cœur voulait jaillir de sa poitrine .cloué sur place, il aurait désiré pouvoir crier : « Maman ! » son front était moite brusquement il hurla :*

*-les agents de police ! Les agents de police ! Les voilà ! Les voilà !*

*Il pensa : Ma, je t'en supplie, je ne referai plus de peine ; protège-moi, seulement.*

*Il souhaita ardemment la présence d'Aîné près de lui pour qu'elle le recouvrit de sa toute-puissance de mère, pour qu'elle élevât autour de lui une muraille impossible à franchir. Les agents lui faisaient si peur ; ces agents, il*

*les détestait. Sa mère, ou était-elle ? ou était ce ciel tutélaire ? Il continua à crier :*

*-les policiers ! Les policiers ! »<sup>15</sup>*

Un jour en examinant le visage sa mère qui dort , Omar eu l'idée qu'il va la perdre un jour, à cette pensée il a souhaité mourir pour que sa mère vive.

Pour l'homme, Dar Sbitar est une prison, mais les autres prisonnières n'en tiennent pas compte. Pour elles, la vie est établie depuis la nuit des temps et elles ne cherchent pas à comprendre . Même la femme y compris Aïni , enfonce l'idée qui dit que sa place est à la maison tandis que la place de l'homme est à l'extérieur. Sans compter les conséquences que peuvent avoir la rue sur les mœurs d'un petit garçon , elles'adresse à Omar qui ne veut pas sortirdehors : « - *Va les hommes ne sont pas fait pour la maison.*»<sup>16</sup> Comme il refuse de sortir sa mère se fâche et l'appelle fille pour l'insulter. «*Tu n'aspas honte fille!*»<sup>17</sup>

Pour Omar, le protagoniste du roman, Dar-Sbitar symbolise un des deux termes d'une dichotomie, Celle-ci divise l'espace entre le dehors et le dedans, représentés par Dar-Sbitar et par la rue respectivement.

L'oppression dont cet enfant souffre vient de la part du personnage de la mère, de celui de la tante Hasna, de ceux des voisines Omar doit se soumettre à la volonté de certains adultes.

La Grande Maison reflète évidemment les tendances idéologiques de l'écrivain, Dib Né parmi les pauvres, c'est aux pauvres qu'il s'adresse et c'est à eux qu'il s'intéresse.

S'il se prend à dire «nous», c'est qu'il s'approprie et ressent les souffrances de ses personnages; des souffrances qui fondent une sincérité car si dans ce texte le principe d'universalité est respecté, celui de la fidélité à soi l'est aussi, assurant un équilibre, une authenticité.

---

<sup>15</sup>Ibidem, p. 41-42

<sup>16</sup>Ibidem, p.11

<sup>17</sup>Ibidem, p.12

Mohammed Dib nomme et décrit, donne un contour aux êtres et à leurs réalités quotidiennes. Roman-tribune qui plaide la cause du colonisé, de sa misère, de sa faim, la Grande Maison ne peut pourtant être réduit à un simple documentaire. Il est le théâtre de consciences naissantes qui s'arrachent à la torpeur,

Les premières phrases situent le roman dans l'espace économique. C'est dans un milieu des plus démunis que se débattent constamment, et dans tous les sens, pour survivre, les personnages de La grande maison.

A suivre les premiers pas du fils de Aïni, mère du jeune Omar, on saisit tout de suite la terrible misère dans laquelle ces personnages évoluent « *Il s'en fut ailleurs. D'autres enfants grignotaient tranquillement leur quignon. Il louvoya longtemps entre les groupes. Puis, d'un trait, il fondit dans la cohue, arracha son pain à un courtaud. Il courut ensuite se perdre au centre de l'école, où il fut aspiré par le tourbillon des jeux et des cris. La victime ne sut que brailler sur place.*

*Il y avait des élèves qu'il rançonnait, quotidiennement. Il exigeait d'eux sa part, et s'ils ne s'exécutaient pas sur*

*le champ ils ramassaient des volées. Dociles, ceux-là partageaient leur goûter et lui tendaient les deux moitiés pour qu'il en prélevât une à son choix. »<sup>18</sup>*

## **2.2 La famine, politique française pour l'humiliation et la torture inhumaine contre le peuple algérien.**

La famine n'épargne personne. Elle est partout, dans la rue, dans les écoles où les autorités scolaires et administratives de l'époque ne se souciaient guère du bien-être des petits Algériens qui devaient s'estimer heureux de fréquenter l'école.

---

<sup>18</sup>Ibidem, p.07

Un dénuement total amplifié par l'ombre de la seconde guerre mondiale qui se profilait au nord de la Méditerranée. Coupée pendant cinq ans de la métropole, la colonie ne faisait que s'enliser dans la détresse économique.

*« Les gens de Dar-Sbitaravaient plusieurs fois de suite entendu cette sirène au cours des semaines précédentes ; on l'essayait régulièrement. On leur avait bien dit que la guerre allait éclater.*

*Elle éclaterait certainement : dans la maison, ils s'étaient faits à cette idée. On en discutait à tout propos. Celui qui déchaînerait cette guerre, disait-on, était un homme puissant. Son emblème, cette croix aux branches bizarrement cassées qui ressemblait à une roue, recouvrait les murs de la ville, tracé au charbon, à la craie. Il y avait des croix géantes peintes au goudron à côté de l'inscription : Vive Hitler. On se retrouvait partout nez à nez avec ce sceau et ces inscriptions. L'homme qui portait le nom d'Hitler était tellement fort que nul n'aurait osé se mesurer avec lui. Et il partait conquérir le monde. Et il en serait le Roi. Et cet homme si puissant était l'ami des Musulmans : quand il aborderait les rivages de ce pays, les Musulmans jouiraient de tout ce qu'ils désireraient, leur bonheur serait grand. Il priverait de leurs biens les Juifs qu'il n'aimait pas et qu'il tuerait. Il serait le défenseur de l'Islam et chasserait les Français. D'ailleurs la ceinture qui lui serrait la taille portait la chahada: Il n'y a de Dieu qu'Allah, et Mohammed est son Prophète ! Cette ceinture ne le quittait ni jour ni nuit. C'est pourquoi il était invincible. »<sup>19</sup>*

Les préoccupations des pauvres gens se résumaient alors à trouver la pitance pour calmer des ventres continuellement affamés. Tout est bon pour détourner l'attention des enfants qui focalisent leurs pensées sur la nourriture

Le héros sait bien que dans le cas d'occupation doit être la faim et la pauvreté est une communauté dominante, donc il doit y avoir une variante de sa situation, l'alternative qui ressemble à fournir une vie décente pour les citoyens, et les moyens de subsistance qui représentent les plus élémentaires droits de l'homme, des travailleurs agricoles sont incapables de vivre dans les émoluments de bas salaires ce sont les premières victimes de l'exploitation coloniale , d'ici et à travers son héros Mohammed Dib présente clairement cette

---

<sup>19</sup>Ibidem, p.177-178.

situation , si par le biais de fonction narrative qui donne un sens clair à la misérable situation économique .

plusieurs questions formulées par le jeune Omar – le personnage héros de la grande maison - derrière lequel on reconnaît l'enfant Dîb , un retour vers un âge où l'on découvre , l'on observe ,l'on mémorise tout en ayant la curiosité de comprendre le monde des adultes et à travers le périple de Omar peu à peu Mohammed Dîb nous reconfigure .

Dar Sbitar témoignage réel de la famille algérienne durant une période très remarquable dans l'histoire de la naissance de la conscience contre le colonisateur et contre la sale violence de la terre et l'extrême torture que l'ennemi avait pratiqué sur les le peuple algérien et la montée en puissance de la voix de la liberté et de voir dans ce haouch « Dar Sbitar » toute la composante en miniature de la société algérienne et surtout ce chant profond du peuple émouvant, lyrique , vrai fresque , une épique «malhama » d'un pays sous occupation , colonisé à plusieurs niveaux autant territorial que culturel que religieux .

Omar frappé par la cruauté de la situations misérable commence à s'éveiller aux horreurs de l'existence ou quand il fréquente Hamid Serraj et que jeune conscience national perçoit déjà la prison coloniale et pourquoi il faut la détruire , il découvre que les hommes meurt pour être libre et dans le regard d'un enfant cela reste gravé pour longtemps . Pourtant Omar ne comprend pas tout même s'il ressent que ce que lui enseigne l'école des français n'est pas vrai dans la réalité. Et le plus grand drame qu'il subit, c'est la faim vraiment c'est la faim..!

## Chapitre 3 :

### **-3.1. La révolution contre la faim inévitable de la révolution contre l'occupation et la violence**

### **-3.2 De la faim né la conscience de maitre fin à la violence.**

Nous savons bien que La Grande maison est un roman social, la faim est son thème principale, dedans la voix narrative est capable d'influencer le Lecteur en jugeant les personnes et les choses. C'est un espace que l'on explore sans cesse, où s'inscrit un paysage individuel et collectif. La faim n'est pas l'apanage de quelques personnages mais elle est extensible à l'Algérie entière. C'est un mètre mental, son caractère obsessionnel confère a ce roman « réaliste » on l'appelle réaliste parce qu'Omar, lui et le monde qui l'entoure, se trouve dans l'impossibilité de raconter sa propre faim mais c'est elle je veux dire la faim qui décrit son action sur les personnages et sur leur monde, qui est totalement réel.

Puisque Il ne faut pas penser qu'Omar ne mange pas mais qu'il ne mange rien, ce qui suppose une relation entre sujet et objet, entre Omar et le néant. Ce vide est chargé de sens ; « *Omar s'endormit peu à peu, éventé par le souffle ardent et léger de la faim. Dans son inconscience, il fut averti du jour qui s'approchait, et un immense soulagement l'envahit. Son corps se détendit, apaisé et confiant. C'était l'instant de la délivrance. Il s'abandonnait au sommeil à présent. Il n'avait qu'à se laisser glisser et dormir, dormir, dormir..* »<sup>20</sup>

Peut a peut Omar grandit, découvre le monde autour de lui, le grand dénuement de la plupart, la relative ou plus assurée richesse d'autres, plus éloignés, l'inaccessibilité des Français et la révolte, cruellement matée, de quelques-uns; et son esprit se forme dans ce contexte

---

<sup>20</sup>Ibidem, p.136-137

*« La faim est quiétude, ralentissement, abandon, effacement de soi, mais elle Est aussi douloureusement présente, tumultueuse et obsessionnelle et, avec sa Fixité et sa rigidité, elle peut tenir Omar éveillé tout au long des nuits. La chaleur, que la faim accompagnait constamment, leur faisait des nuits sans sommeil. Cependant, plus que la chaleur, la faim restait pour eux terriblement présente. Dans le corps d'Omar c'était comme une flamme insaisissable qui lui procurait une certaine ivresse. Devenue tout à coup trop légère, trop fragile, sa chair ne lui permettait pas de s'enfoncer dans l'épaisseur de la nuit où le sommeil n'est que sang et désirs. Une végétation aux racines flottant entre ciel et terre absorbait son corps, le vidait comme une cosse.*

*Des plantes Miraculeuses, comme autant de fusées, atteignaient leur pleine croissance et mouraient en quelques secondes. Et seul, persistait ce petit feu lointain dont la pointe lui brûlait les entrailles, tandis qu'il voguait, perdu, intégré aux vagues immobiles de la nuit. »<sup>21</sup>*

La sociologie littéraire présente l'écriture dibiennne comme une expérience inspirée directement du réel vécu, telle que la description du quotidien de ses compatriotes, leurs contestations, leurs revendications, leur combat.... De même, elle joue un rôle mobilisateur contre la répression.

*« Le sommeil, comme la faim, s'inscrit dans un temps indéfini, sans points de repère. Tout le monde a faim, toujours : aujourd'hui est identique à hier, les actions se colorent d'une signification révolue, l'argent pour acheter le pain ne suffit jamais, c'est comme s'il était payé à crédit avec un taux usuraire »<sup>22</sup>.*

*« On fait et refait les comptes, on espère avoir oublié quelque chose, mais les calculs sont justes, rien n'a été oublié, comme par une malédiction inéluctable, presque mythique »<sup>23</sup>*

Etant une sensation physique forte et douloureuse, la faim ne peut être Refoulée. C'est une force organique qui appartient à l'instinct de survie qui

---

<sup>21</sup>Ibidem, p.127

<sup>22</sup>Ibidem, p.127

<sup>23</sup>Ibidem, p.132-133

S'élargit à l'intérieur, qui a le pouvoir de conduire le lecteur vers d'autres sphères. « *La faim est démesurément augmentée par le fait que toutes les faims individuelles semblent s'additionner.* »<sup>24</sup>

Je crois qu'on ne peut qu'être convaincu par le tableau objectif et juste que nous dresse M. Dib. Je découvre le monde qu'il met sous mes yeux. Je ne l'avais jamais vu de cette façon. C'est de l'Algérie du début du 20ème siècle, juste avant la deuxième guerre mondiale, qu'il nous parle. En France métropolitaine non plus la vie n'était pas facile avant le Front Populaire, et Dib nous montre l'Algérie, un monde vraiment impitoyable, une révolte qui couve, inévitable.

Une conscience et une Sensibilisation se développe peu à peu et révèle le grand mensonge de la France ; Omar l'enfant perturbé par les incohérences qui l'entourent, surtout, à l'école, critique instinctivement et spontanément le système de l'éducation imposé par le régime colonial français. L'instruction qu'il reçoit à l'école a quelque chose de faux, d'inadapté Omar est choqué et scandalisé par ce système éducatif qui repose, dès l'enfance, sur le mensonge, l'imposture et la falsification :

*«on apprenait des mensonges pour éviter la fameuse baguette d'olivier. C'était ça, les études. Les rédactions (...). Les élèves entre eux*

*Disaient: celui qui sait le mieux mentir, le mieux arranger son mensonge est le meilleur de la classe(...) M. Hassan leur faisait des lectures où il était question d'enfants qui se penchent studieusement sur leurs livres. La lampe projette sa clarté sur la table. Papa, enfoncé dans un fauteuil, lit son journal et maman fait de la broderie. Alors, Omar était obligé de mentir. »*<sup>25</sup>

Omar perd confiance en ces maîtres d'école: Ces maîtres qui se contredisent, et qui étouffent la vérité. Ils sont les complices de l'ennemi, ils les aident à réaliser leur projets: «discriminer l'identité du peuple algérien"

---

<sup>24</sup>Ibidem, p.136-137

<sup>25</sup>Ibidem, p.18-19



Qui se manifeste tout d'abord dans la langue et dans la culture :

« - *La France est notre mère Patrie, (...) Quel était son pays, Omar eut aimé que le maître le dît, pour savoir. Où étaient ces méchants qui se déclaraient les maîtres? Quels étaient les ennemis de son pays, de sa patrie? Omar n'osait pas ouvrir la bouche pour poser ces questions à cause du goût du pain.* »<sup>26</sup>

*M. Hassan, était-il patriote? Hamid Saraj était-il patriote aussi? Comment se pouvait-il qu'ils le fussent tous les deux?*

*Le maître était pour ainsi dire un notable; Hamid Saraj, un homme que la police recherchait souvent. Des deux, qui le patriote alors? La question restait en suspens.*

*Omar, surpris, entendît le maître parler en arabe.*

*Lui qui le leur défendait!*

*Par exemple! C'était la première fois! Bien qu'il n'ignorât pas que le maître était musulman, - il s'appelait M. Hassan, - ni où il habitait, Omar n'en revenait pas. Il n'aurait même pas su dire s'il lui était possible de s'exprimer en arabe.*

*D'une voix basse, où perçait une violence qui intriguai :Ce n'est pas vrai, fit-il, si on vous dit que la France est votre patrie.*

*Parbleu! Omar savait bien que c'était encore un mensonge.*

*M. Hassan se ressaisit. Mais pendant quelques minutes il parut agité. Il semblait être sur le point de dire quelque chose encore.*

*Mais quoi? Une force plus grande que lui l'en empêchait-elle?*

*Ainsi, il n'apprit pas aux enfants quelle était leur patrie»<sup>27</sup>*

Le déclenchement de la Guerre de Libération, qui est une étape décisive de l'histoire de l'Algérie, est un sursaut tant attendu des Algériens.

Elle va briser le carcan de la domination coloniale et permettre de redonner, au peuple, une lueur d'espoir pour le recouvrement de la souveraineté nationale. Cet épisode historique donnera l'occasion aux écrivains algériens

---

<sup>26</sup>Ibidem, p.18-19

<sup>27</sup>Ibidem, p.19

d'investir le champ littéraire au même titre que le Moudjahid au maquis pour contester, par la violence, la présence de l'Autre (Colon), lui rappelant que l'ère de la «colonisabilité» (Malek Bennabi) est révolue. Kateb Yacine ; Mouloud Mammeri ; et beaucoup d'autres...La guerre changera la donne à commencer par le ton de la contestation. L'œuvre dibienne - ainsi que celle des autres écrivains maghrébins- sera la tribune où s'affirme et se confirme l'identité nationale. C'est l'arabité qui s'écrit en français. «D'une voix basse où perçait une violence qui intriguait.

« *Ce n'est pas vrai, dit-il [Monsieur Hassan, l'instituteur], si on vous dit que la France est votre mère-patrie.* »<sup>28</sup>

Après une longue lutte avec la faim, le sentiment de l'injustice sociale répond à cette "prise de conscience" de Omar et atteint son plein convection vers la fin de l'œuvre annonçant ainsi le refus de cette situation et cette justice : revendiquée par les Français pour les protéger et pour exterminer la présence algérienne et oblitérer et effacer leur identité

### **\_ 3.2 A travers son héros « Omar », Dib prédit la guerre de libération.**

La Grande Maison reflète les tendances idéologiques de Mohammed Dib. S'il se prend à dire «nous», c'est qu'il s'approprie et ressent les souffrances de ses personnages.

Dans le dernier tiers du roman nous découvrons le tableau objectif et juste que nous dresse M. Dib. Je découvre le monde qu'il met sous mes yeux. Je ne l'avais jamais vu de cette façon. C'est de l'Algérie du début du 20ème siècle, juste avant la deuxième guerre mondiale, qu'il nous parle. Dib nous montre l'Algérie, un monde vraiment impitoyable, une révolte qui couve, inévitable.

---

<sup>28</sup>Ibidem, p.23

« Omar avait fini par confondre Dar-Sbitar avec une prison. Mais qu'avait-il besoin d'aller

Chercher si loin ? La liberté n'était-elle pas dans chacun de ses actes ?

Il refusait : de recevoir de la main des voisins l'aumône d'un morceau de pain, il était libre.

Il chantait s'il voulait, insultait telle femme qu'il détestait, il était libre.

Il acceptait de porter le pain au four pour telle autre, et il était libre.

Mais en dépit du sentiment farouche que lui procurait cette apparence d'indépendance, ça n'allait pas. Irréductible, pur, un instinct implacable, toujours en éveil, le dressait contre tout. Omar n'acceptait pas l'existence telle qu'elle s'offrait. Il en attendait autre chose que ce mensonge, cette dissimulation, cette catastrophe qu'il devinait. Autre chose. Et il souffrait non parce qu'il était un enfant mais parce qu'il était jeté dans un univers qui se dispensait de sa présence. Un monde ainsi fait, qui apparaissait irrécusable, il le haïssait avec tout ce qui s'y rattachait. »<sup>29</sup>

Le désir de liberté et de justice ne survient pas abruptement dans le roman de Mohammed Dib. Il est tissé finement avec les aventures d'Omar. Le regard du personnage de *La grande maison* dénonce subtilement les failles d'un système qui provoque la souffrance d'un peuple. Ainsi, le passage qui retrace les différents métiers d'Aïni et ses pénuries fonctionnent comme un déclencheur du désir de justice.

« Aïni déclarait souvent :

- Nous sommes des pauvres.

Les autres locataires l'affirmaient aussi.

Mais pourquoi sommes-nous pauvres ? Jamais sa mère, ni les

Autres, ne donnaient de réponse. Pourtant c'est ce qu'il fallait savoir. Parfois les uns et les autres décidaient : C'est notre destin. Ou bien : Dieu sait. Mais est-ce une explication, cela ?

Omar ne comprenait pas qu'on s'en tînt à de telles raisons.

---

<sup>29</sup>Ibidem, p.115

*Non, une explication comme celle-là n'éclairait rien. Les grandes personnes connaissaient-elles la vraie réponse?*

*Voulaient-elles la tenir cachée? N'était-elle pas bonne à dire?*

*Les hommes et les femmes avaient beaucoup de choses à cacher; Omar, qui considérait cette attitude comme de la puérilité, connaissait tous leurs secrets.*

*Ils avaient peur. Alors ils tenaient leur langue. Mais de quoi  
Avaient-ils peur?*

*Il en connaissait, des gens comme sa famille, leurs voisins et tous ceux qui remplissaient Dar-Sbitar, des maisons comme celle-là et des quartiers comme le sien: tous ces pauvres rassemblés! Combien ils étaient nombreux!*

*- Nous sommes nombreux; personne qui sache compter suffisamment pour dire notre nombre.*

*-Une émotion curieuse le pénétra à cette pensée.*

*Il y a aussi les riches; ceux-là peuvent manger. Entre eux et nous passe une frontière, haute et large comme un rempart.*

*Ses idées se bousculaient confuses, nouvelles, avant de se perdre en grand désordre. Et personne ne se révolte.*

*Pourquoi?*

*C'est incompréhensible. Quoi de plus simple pourtant! Les Grandes personnes ne comprennent-elles donc rien? Pourtant C'est simple! Simple ! C'est simple.*

*L'enfant continuait: c'est simple. Cette petite phrase se répercutait dans son cerveau endolori et semblait ne point devoir s'évanouir.*

*- Pourquoi ne se révoltent-ils Pas? Ont-ils peur? De quoi ont-ils peur?*

*Elle se précipitait dans sa tête à une allure vertigineuse. Pourtant c'est simple! C'est simple!*

*Une dérive sans fin... Et voilà que le souvenir de Hamid parlant à une très grande foule se dresse dans son esprit.*

*Hamid disait: Pourtant c'est simple! »<sup>30</sup>*

Alors nous sentons que Mohammed Dib nous transparait une lente prise de conscience politique d'un peuple noueraient de douleurs et de violence devant un colonisateur qui n'a pas la moindre miséricorde, un colonisateur qui avait occupé un peuple pendant cent trente ans par le fer et le feu.

Mohamed Dib nous montre à travers les questions de l'enfant Omar quand le maître Hassan ouvre sa leçon de moral en posant la question « *Qu'est d'entre vous sait ce que veut dire : patrie ?* »<sup>31</sup>.

Brahim Bali l'un des élèves redoublants répond : « *La France est notre mère patrie.* »<sup>32</sup> Une telle réponse ambiguë et non convaincante pour Omar lui fait réfléchir : « *Comment ce pays si lointain est-il sa mère ? Sa mère est à la maison, c'est Aïni ; il n'en pas deux. Aïni n'est pas la France. Rien Ducommun* »<sup>33</sup>.

Cette réponse pour Omar n'était qu'un mensonge, il n'ya aucune ressemblance entre Aïni sa mère et la France coloniale.

Aïni symbolise l'existence car elle donne la vie. Elle est la terre et la mère patrie car elle donne l'existence et l'assurance et cherchant le bien pour sa famille et son pays. Elle est symboliquement la mère patrie fouguese, pacifique, nourricière et protectrice célébrée comme la "première mère". De même, dans le passage qui montre Omar surpris par le mugissement de la sirène qui annonce la deuxième guerre mondiale, effrayé, il courut partout cherchant l'existence de sa mère Aïni près de lui. Il ne réussit à se calmer que dans les bras tendres de sa mère, qui lui réserve a mangé et lui prépare à dormir malgré les aplats et les disputes :

---

<sup>30</sup>Ibidem, p.117-118

<sup>31</sup>Ibidem, p.17

<sup>32</sup>Ibidem, p.18

<sup>33</sup>Ibidem, p.18

« Aïni versa le contenu bouillant de la marmite, une soupe de pites hachées et de légumes, dans un large plat en émail. Rien de plus, pas de pain ; le pain manquait.

- C'est tout ? s'écria Omar. Une tarehta sans pain ?

En arrêt devant la meïda et le plat qui fleurait le piment rouge, Omar, face à sa mère, Aouïcha et Mériem, se dressait, les jambes écartées, dans l'embrasure de la porte

- Et c'est tout ? répéta-t-il.

Cette fois c'était avec colère et dépit.

- Il n'y a plus de pain, dit Aïni. Le pain que nous a apporté Lalla est fini depuis hier.

- Comment allons-nous manger la soupe, Ma ?

- Avec les cuillers.

Les cuillers plongèrent dans le plat : aussitôt Omar s'accroupit auprès des autres.

Ils lapaient en silence, avec une régularité quasi mécanique, la soupe qui leur ébouillantait la bouche »<sup>34</sup>

Dib symbolise la patrie par Aïni la mère tendre qui se sacrifie pour défendre le rassemblement de sa famille, où Omar sent la nécessité de son appartenance à ce pays différent des autres et unique. Ainsi, Aïni est choisie comme mère-patrie car elle concrétise et véhicule les mêmes caractéristiques et valeurs de la souffrance, de la compassion, de la sensibilité, et de la patience dont souffre la patrie algérienne. Les deux souffrent et luttent contre leur réel amer. « Les lèvres serrées, Omar pétrissait une petite boule de pain dans la bouche. La France capitale paris il s'avait ça les français qu'on aperçoit en ville viennent de ce pays .pour y aller ou en revenir, il faut traverser la mer, prendre le bateau...la mer : la mer méditerranée. Jamais vu la mer, ni un bateau. Mais i lsait : une très grande étendue d'eau salée et une sorte de planche flottante. La France, un dessin en plusieurs couleurs.

Comment ce pays si lointain est-il sa mère ?sa mère est à la maison, c'est Aïné ; il n'en a pas deux .Ainé n'est pas la France. »<sup>35</sup>

---

<sup>34</sup>Ibidem, p.51

<sup>35</sup>Ibidem, p.18

Les premiers épisodes scolaires qui présentent l'enseignement de l'école coloniale mettent en avant l'absurdité du système. La représentation imposée de la notion de *patrie* devient un axe paradigmatique de l'oppression politique et culturelle de l'Algérie coloniale. Certaines figures fournissent à Omar les éléments nécessaires pour développer une pensée de la révolte. C'est le cas de M. Hassan, le maître d'école, qui n'hésite pas à franchir la frontière de la langue imposée pour réveiller chez les enfants l'esprit critique « *Omar, surpris, entendit le maître parler en arabe. [...] – Ça n'est pas vrai, fit-il, si on vous dit que la France est votre Patrie* »<sup>36</sup>.

L'enfant réussit ainsi à établir des liens entre les discours des personnages de la révolte. Hamid Saraj, homme politique et représentant de la révolte en gestation, est également le tuteur intellectuel d'Omar. Il lui prête les livres, il lui donne un modèle de comportement politique :

**« *Les travailleurs unis sauront arracher cette victoire aux colons et au Gouvernement général. Ils sont prêts pour la lutte.* [...] *C'est ça, pense Omar. Soudain, il frémit : il reconnaît Hamid, au fond de la salle, qui parle ; c'est lui ! C'est donc Hamid...* »**

L'épisode de la réunion politique marque un tournant dans la vie d'Omar. La prise de conscience de la réalité du monde permet l'évolution de ce personnage qui semble abandonner doucement l'enfance.

Omar a commencé à comprendre qu'il ya des idées et il peut y avoir des solutions à la situation actuelle

*« Mais Omar songeait: On a des idées, c'est sûr. Mais elles ne sont en rien bizarres. Des idées qu'on a assez de cette faim, que c'en est trop. On veut savoir le comment et le pourquoi des choses. C'est des idées, ça? »*

*C'était peut-être des idées. Là, seulement, il y avait six personnes de qui la faim rongerait la chair. On ne comptait pas les autres, les milliers et les milliers du dehors, de la ville, du pays tout entier. Forcément on avait des idées Ce n'est pas compliqué quand six personnes ont faim. La faim, c'est simple: c'est la faim, ni plus ni moins. Alors? Alors il voulait savoir le comment et le*

---

<sup>36</sup>Ibidem, p.20

*pourquoi de cette faim. C'était simple, en effet. Il voulait savoir le pourquoi et le comment de ceux qui mangent et de ceux qui ne mangent pas. »<sup>37</sup>*

Omar vit le début de la guerre loin de Dar-Sbitar, dans une solitude qui, paradoxalement, l'intègre dans la population de Tlemcen. Malgré le sentiment d'enfermement que la grande maison représente, c'est vers elle que finalement Omar se tourne, enrichi par l'expérience du dehors, conscient de la possibilité de la révolte qui devient une lumière d'espoir.

A la fin nous voulons arrivé à dire qu' une politique de famine, que le colonisateur avait contre (le peuple) algériens pour le contrôler et le mettre sous son esclavage ,en croyant que la conduite de chacun de ses membres pour chercher le pain fait son énorme but dans la vie, mais le contraire qui s'est passé est la magie renversée ver le magicien , et ce qui est arrivée sur le charmant la faim devenue la raisons la plus importantes à la révolution et à la liberté de ce peuple.

Le roman se termine avec la nouvelle que la guerre est imminente : *«Les gens de Dar-Sbitar avaient plusieurs fois de suite entendu cette sirène au cours des semaines précédentes ; on l'essayait régulièrement. On leur avait bien dit que la guerre allait éclater. Elle éclaterait certainement : dans la maison, ils s'étaient faits à cette idée. On en discutait à tout propos. Celui qui déchaînerait cette guerre, disait-on, était un homme puissant. Son emblème, cette croix aux branches bizarrement cassées qui ressemblait à une roue, recouvrait les murs de la ville, tracée au charbon, à la craie. Il y avait des croix géantes peintes au goudron à côté de l'inscription : Vive Hitler. On se retrouvait partout nez à nez avec ce sceau et ces inscriptions. L'homme qui portait le nom d'Hitler était tellement fort que nul n'aurait osé se mesurer avec lui. Et il partait conquérir le monde. Et il en serait le Roi. Et cet homme si puissant était l'ami des Musulmans : quand il aborderait les rivages de ce pays, les Musulmans jouiraient de tout ce qu'ils désireraient, leur bonheur serait grand. Il priverait de leurs biens les Juifs qu'il n'aimait pas et qu'il*

---

<sup>37</sup>Ibidem, p.163



*tuerait. Il serait le défenseur de l'Islam et chasserait les Français. D'ailleurs la ceinture qui lui serrait la taille portait la chah-ada : Il n'y a de Dieu qu'Allah, et Mohammed est son Prophète ! Cette ceinture ne le quittait ni jour ni nuit. C'est pourquoi il était invincible.»<sup>38</sup>*

En fait, la terre et la mère portent les mêmes caractéristiques qui incarnent la vie, la fertilité et la création. Dib est façonné par les événements de son pays, de ce fait il a choisis de combattre sur le terrain de la littérature. Sa mère la patrie exige qu'il l'écrive, comme une sorte de remerciement, qu'il l'enfante comme elle l'a enfanté.

---

<sup>38</sup>Ibidem, p.177-178

## Conclusion :

Ces écrits transmuiaient un vrai témoignage les souffrances, d'un peuple tant physiques que morales, endurées par les Algériens depuis plus d'un siècle. Mohammed Dib, qui se sent viscéralement attaché à sa communauté, par un contrat social et, particulièrement, par un contrat moral, il n'est pas exempté

À la règle. L'auteur a pris tôt conscience du rôle que peut jouer la littérature dans le mouvement national. Elle peut être l'élément de base correcte

Contre la répression coloniale pour énoncer et dénoncer le drame algérien. «*Les travailleurs unis sauront arracher cette victoire aux colons et au gouvernement général. Ils sont prêts pour la lutte.*»<sup>39</sup> le profond sentiment de loyauté chez Dib on peut le voir plus claire, affiché dans sa Trilogie Algérie : La Grande maison (1952), L'Incendie (1954), Le Métier à tisser (1957). Ces romans, écrits avant l'Indépendance (1962), constituent une sorte d'annales où l'auteur consigne dans ses œuvres la tragédie existentielle de son peuple. Il décrit, avec une précision de haute définition, la vie quotidienne des gens de la ville comme ceux de la campagne de la région de Tlemcen dont il est originaire. C'est une écriture Écrit colère et révolutionnaire

faite du couplage réalité/fiction<sup>40</sup>

Mohammed Dib évoque son peuple, dans son œuvre, en tant que nation active et dynamique. Elle manifeste une vitalité à un but de bousculer l'ordre des choses maintenu, jusque-là, par un Régime colonial répressif et brutal

La passion et les esprits bloqués des colons faussaient tout espoir de rapprochement des deux communautés. Autrement dit, l'Algérie s'identifiait

---

<sup>39</sup>Ibidem, p.16

<sup>40</sup>[www.djazairess.com](http://www.djazairess.com)(site internet)

aux seuls pieds noirs. Les Algériens n'espéraient nullement évoluer dans une pareille atmosphère. «Il est incontestable, déclarait l'auteur en 1958, que je traite du peuple. De son réveil jusqu'à maintenant, l'Algérie n'était pas nommée en littérature. Dépeindre un paysage, ceux qui l'habitent, les faire parler comme ils parlent, c'est leur donner une existence qui ne pourra plus être contestée. On pose le problème en posant le problème de l'homme [...]. Je vis avec mon peuple. J'ignore tout du monde bourgeois.»<sup>41</sup> la grande maison qui est la première partie d'une Trilogie, en tant qu'œuvre-témoin, consiste à mettre en relief l'enfance accablée du petit Omar. Elle évoque, en même temps, d'autres fléaux telles que la faim, la misère, l'analphabétisme et, notamment, la spoliation dont sont victimes des millions d'Algériens. Dib va intervertir les rôles en lui (l'autochtone) donnant la parole, à foison, dont il a été sevré, pour exprimer le fond de son sa pensée et, du coup, se faire entendre, voire écouter. Dib reste, ainsi, fidèle aux siens. La Trilogie-Algérie est un réveil qui sonne la haine longtemps refoulée au fond de chaque Algérien désespéré pour qu'il révolté. Il se sent nié, méprisé par ceux-là mêmes qui l'ont exproprié et paupérisé. L'auteur avertit qu'une humanité trop misérable et privée de sa citoyenneté est mûre pour la révolte. pour moi et ceux qui ont la fierté d'être algérien, ceux qui appartiennent et jaloux de ce pays bien aimé mémé par ces contradictions mais il reste la cher nation que des hommes sont mort pour la protégée par l'âme et le sang, des hommes qui sont aussi aimé la vie, aimé leur famille, qui ont adoré leur enfants, leur mère et père mais ils ont adoré plus leur **bled l'Algérie.**

Enfin nous pouvons sentir dans les dernières pages de la grande maison de DIB le genre d'écrits qui prédisent la Révolution non seulement dans le sens conflictuel du terme, mais un changement radical porteur d'espoir au plus désespérés. Dans pareilles conjonctures, la parole dépasse le cadre d'un simple signe linguistique qui renvoie à un référent. Elle acquiert un pouvoir magique, voire tragique sur l'homme et gère son comportement<sup>42</sup>

---

<sup>41</sup>[www.djazairess.com](http://www.djazairess.com)(site internet)

<sup>42</sup>[www.france-jeunes.net](http://www.france-jeunes.net)(la trilogie Algérie) site internet.

La faim, dont parle La Grande maison, n'est pas uniquement le manque de nourriture. C'est aussi «la fin» de la colonisation et «la faim» d'un peuple à la liberté, de la dignité et, plus particulièrement, le recouvrement du statut humain qui lui a été confisqué dès les premières années de la colonisation. Celle-ci, après l'avoir exproprié, l'a ravalé au rang d'un simple outil de production au service du colon. La grande maison dans Trilogie-Algérie a su lever le voile sur ce que le pouvoir colonial voulait garder baissé, à savoir le malheur de tout un peuple qui ne mérite pas le sort qu'il est échu.<sup>43</sup>

Dib avait répondu à une question d'un journaliste dans une interview pour la presse française « pourquoi écrire ? » « L'écrivain écrit lorsqu'il se sent pris par le besoin de s'exprimer autrement dit, lorsqu'il a une idée à communiquer aux opinions nationale et internationale ». <sup>44</sup>

Pour Dib, il ne s'agit d'une simple écriture banale. Il écrit pour poser un problème social dans un style incendiaire, justement, pour remettre en cause le cours de l'Histoire qui défavorise son peuple et tenter, à son niveau, de reconstruire une Algérie fraternelle, viable et vivable, construite par tous et pour tous, pour les Européens comme pour les autochtones. La grande maison est, donc, un roman prémonitoire, une symbolique révolutionnaire qui traduit la maturité d'un peuple opprimé décidé à aller à l'avant. de mettre terme à l'exploitation, à la torture et à la violence.

Quand nous lisons le roman de la grande maison nous sentons le réalisme et la sensation profonde de l'auteur en dirai qu'il a vécu les événements du roman.

La Chose qui nous amène à dire la possibilité de découvrir l'auteur dans son œuvre en justifiant ça par la déclaration de l'auteur lui-même : *«Ecrivains et artistes doivent vivre de tout leur cœur cette ardente lutte, y consacrer entièrement leurs talents. Ils découvriront dans les souffrances et les efforts admirables de leur peuple la matière d'œuvres belles et puissantes. Toutes les forces de création, mises au service de leurs frères opprimés, feront de la culture et des œuvres qu'ils produiront autant d'armes de combat. Armes qui*

---

<sup>43</sup>itinéraires.reves.org /2125stéréotype, écrits coloniaux et postcoloniaux (site internet)

<sup>44</sup>Interview. revues-plurielles.org /2125

*serviront à conquérir la liberté. La prise de conscience comme combattant du mouvement national est nécessaire à tout intellectuel de notre pays.»*<sup>45</sup>  
Enfin On peut dire que l'écrivain selon une large mesure dans le tournage et le transfert de l'ère des événements très importants de l'histoire de l'Algérie et de la brutalité du colonialisme français et la grandeur du peuple algérien et son courage de soi-disant et l'amour de la liberté et de la justice.

Durant tout le chemin de notre profonde voyage avec Mohammed Dib à travers son chef-d'œuvre la grande maison nous pouvons connaître et de comprendre, sans aucun effort qu'il

Est très clair que Mohammed Dib ne voulait pas de cette histoire juste distingué un nom de la gloire littéraire ou atteindre une place étalant dans la littérature algérienne aux expressions française.

Mais nous nous sentons comme si l'auteur son premier but et son objectif principal c'est de transférer et interprété une période historique importante dans la vie du peuple algérien est bien sûr grande pré- éclosion période de la révolution contre l'injustice et l'esclavage, contre l'agressif et l'impérialisme français et qui devenu plus tard la guerre de libération.

---

<sup>45</sup>Interview pour un journal français (site : revues-plurielles.org)

## **Références bibliographiques :**

1-Mohammed Dib. La Grande maison Ed. Le Seuil. 1952.

2-[www.djazairess.com](http://www.djazairess.com)(site internet)

3-[www.france-jeunes.net](http://www.france-jeunes.net)(la trilogie Algérie) site internet.

4-[itinéraires.reves.org](http://itinéraires.reves.org) /2125stéréotype, écrits coloniaux et postcoloniaux (site internet)

5- Interview. [revues-plurielles.org](http://revues-plurielles.org) /2125

6-Interview pour un journal français (site : [revues-plurielles.org](http://revues-plurielles.org))

# Annexe

---

## *Mohammed Dib ou le regard Intérieur*

Par Dany Toubiana

*« Nous n'avions déjà pas d'histoire. Nous vivions les jours, les jours que  
Le destin impartit à chacun et nous passions. Une fois passés, nous n'avions  
pour ainsi dire jamais existé. Nous ne savions pas qui nous étions,  
De qui nous étions les fils et tout était bien ainsi. »*

“Le Désert Sans Détour” – Mohammed Dib.

**D. T.** - *Mohammed Dib, pouvez-vous nous parler un peu de vous, de votre  
histoire ?*

**Mohammed Dib** : Pour moi, Tlemcen, c'était le lieu où je me sentais vivre et je garde le souvenir d'une affinité avec le cadre de vie, qui était totale. La ville était la réplique extérieure de mon sentiment intérieur. Ma famille qui a changé plusieurs fois d'habitation, a toujours occupé des maison sou des parties de maison dans des ruelles qui constituaient un ensemble de ruelles. Cet ensemble de ruelles était comme un domaine un peu isolé du reste de la ville et on peut dire, du reste du monde. Ça créait une sorte de milieu un peu magique où nous étions les maîtres de ces lieux étant donné qu'il n'y avait pas de circulation de voitures, juste parfois un âne qui passait ou une bicyclette. C'était notre domaine. Socialement nous étions ce qu'on appelait autrefois une de ces “ grandes familles ”. Moi, je suis arrivé à un moment où il n'y avait pratiquement plus “ rien à gratter “ si bien que mon père a exercé plusieurs métiers. Il m'a devancé en quelque sorte dans cette façon de faire ou de vivre. Comme il y avait quelques restes de l'ancienne fortune, nous vivions assez bien.

Jusqu'au jour où mon père a disparu. Il est mort assez jeune,

41 ans. J'avais à peine une dizaine d'années. A partir de ce moment, la vie est devenue difficile pour nous. Surtout pour ma mère qui avait quatre enfants et qui a dû commencer à travailler pour nous élever. Moi-même j'ai commencé à travailler assez tôt, vers 16/17 ans. J'allais au lycée, mais je travaillais pendant les vacances. D'abord pour subvenir à mes propres besoins en habits, en matériel scolaire, en livres...

Mais, très tôt, j'ai débuté comme instituteur à l'âge de 18 ans et j'ai dû assurer la subsistance de ma propre famille. De ma mère et de mes frères.

**D. T.** – *Vous parliez tout à l'heure de votre père qui a exercé plusieurs métiers. Quels étaient-ils ?*

**M. Dib** – Dans ma famille, on ne savait ni lire ni écrire. Mon père déchiffrait les lettres et surtout les nombres. Il a été à la fois menuisier et ce qu'on appelait « homme d'affaires » c'est-à-dire qu'il achetait et vendait des propriétés. Ce qu'on appelle aujourd'hui un agent immobilier. Il a eu une épicerie, mais ce n'est pas lui qui la tenait, et d'autres choses...

**D. T.** – *Donc vous étiez issu d'un milieu relativement aisé, vous n'étiez pas issu de ce milieu paysan que vous décrivez dans certains de vos livres.*

**M. Dib** – Non. On peut dire que j'étais d'une famille petite bourgeoise, mais bourgeoisie déchue dans le sens d'un appauvrissement. Mes grands-parents, eux, étaient vraiment à leur aise. Ils possédaient leur maison, des propriétés, etc.

Mon grand-père paternel a été un Monsieur. Un musicien, un très bon musicien qui avait son petit orchestre, sa petite formation. Il était apprécié parmi d'autres et considéré comme un des meilleurs. Dans la famille de ma mère aussi on était très musiciens. Alors quel rapport la musique peut-elle avoir avec la littérature ? Et bien ce rapport est beaucoup plus important que la littérature elle-même. Parce que les gens du Sud, même lorsqu'il s'agit de Français – des Méditerranéens français ou des gens de l'autre côté de la Méditerranée – entendent

Ce qu'ils écrivent. Ceux du Nord, voient ce qu'ils écrivent. Cela fait une grande différence. Chez les Méditerranéens il y a une scansion qui fait que l'écriture est d'abord une chose entendue par l'oreille et donc qui a des rapports très proches avec la musique.



**D. T.** – *Quel était votre rapport à votre mère ?*

**M. Dib** – Nous vivons dans l'intimité du pain. Le nôtre ne nous était pas donné. Je veux dire qu'il ne nous convenait pas qu'il fut fait par un autre, un boulanger, un homme, et nous fut remis tout cuit, tout prêt, contre de l'argent. Notre pain devait sortir des mains de la mère. Pas même de celles d'une parente, grande sœur, tante, voisine... penser au pain nous renvoyait à la mère et inversement, penser à la mère nous renvoyait au pain. L'un et l'autre étaient si liés que consommer du pain revenait pour nous à consommer de la mère et aimer le pain, c'était aimer la mère.

Ma mère n'était pas destinée à être une ouvrière. Ma mère confectionnait des espèces de calottes seyantes qui pourraient être à la mode aujourd'hui pour des jeunes femmes et elle ne dédaignait pas non plus de prendre des travaux à façon; par exemple comme travaux à façon, elle confectionnait le dessus des espadrilles en tissu. Ma mère était une femme de beaucoup de caractère, elle aurait eu beaucoup de caractère même si elle n'avait pas eu des charges à assumer. En même

Temps, elle était une femme gaie, elle aimait danser, elle aimait la musique, du Mozart par exemple je m'en souviens très bien.

Elle répétait les airs de Mozart qu'elle avait retenus. Elle se levait et elle se mettait à danser sans qu'on insiste pour qu'elle le fasse. Mes relations à elle étaient des relations de type conflictuel mais qui n'aboutissaient jamais au drame, à la rupture. Il y a une forme de pudeur qui fait qu'entre certains êtres ce n'est pas la parole, disons la parole tendre qui prédomine, mais une forme de parole un peu vive. C'est une forme de pudeur

**D. T.** – *Mohammed Dib, comment avez-vous imaginé les Personnages de vos livres ?*

**M. Dib** – Avec « La Grande Maison », avec « L'incendie » et « Le métier à tisser », le point de départ – j'ai dit que c'était un constat – c'était aussi un acte de foi. Il consistait en cela qu'il nommait ce qui n'avait pas encore été nommé, en littérature bien sûr. On n'avait encore jamais vu dans les livres ces personnages qu'on trouve dans la trilogie. Ces personnages n'avaient pas d'existence littéraire. Les lieux non plus. Même s'il y avait eu précédemment des écrivains français ou algériens de souche française installés en Algérie, qui avaient écrit et situé des œuvres en Algérie, mais disons qu'il n'y avait pas

cette intimité avec le paysage. Nos œuvres se sont trouvées, par la force des choses, davantage inscrites dans le paysage. Et dans ce paysage, même si certains de ses aspects ont déjà figuré dans des livres d'auteurs français, ce n'était pas dans le détail, dans l'intimité, dans la profondeur du paysage et surtout ce n'était pas dans la relation entre hommes, entre êtres humains et paysage. Or, c'est une relation fondamentale.

C'est la relation qui est un des éléments de l'identité d'une personne ou d'un peuple.

*« Les nouvelles constructions sont entrées dans nos murs le jour, mais c'est la nuit surtout que nous les entendons croître et foisonner. Nous en sommes arrivés à redouter que leur lumière n'éclaire notre unique pièce. Pendant que ces étages de folie poussent d'une façon chaotique, entre leurs échelles veillent sans s'user de féroces lueurs insomnieuses. Nous nous demandons jusqu'où ira leur prolifération. Ce soir, la radio des voisins ronronne et ajoute de la musique J'avais cru que l'on considérerait un jour comme des traîtres ceux qui prendraient cette radio, mais rien de tel ne s'est produit.*

*Penchée sur son ombre, ma femme coud, écoute peut-être de près la puissante pulsation des constructions enfonçant leur groin dans la pierre. La gogue nordisse des iriaces n'est pas encore venue nous interdire tout espoir »*

*Qui se souvient de la mer, éd du seuil 1962.*

**M. Dib** – J'étais militant syndicaliste. Tout se passait à la campagne. Il y avait entre autres travaux importants des champs dans les grandes propriétés, les moissons. Il y avait un barème de salaire établi par le gouvernement et que les colons devaient respecter. Or, les colons ne respectaient jamais ce barème et les moissonneurs étaient sous-payés. Quand ils n'étaient pas contents, on embauchait des moissonneurs marocains. Je me souviens qu'ils venaient par bandes entières, à pied, du Maroc jusque dans la région de Tlemcen. Eux, acceptaient de travailler à salaire réduit. Le premier combat que j'ai mené c'était contre cette injustice. J'ai donc organisé –j'étais secondé par d'autres et par des ouvriers agricoles algériens – une grève immense qui s'est étendue pratiquement de la frontière marocaine jusqu'à la ville d'Oran, ce qui fait une distance d'environ 200 Km sur 200. Une grève qui a paralysé les travaux et les moissons et qui a permis aux ouvriers d'avoir gain de cause : les barèmes des salaires ont été appliqués et les propriétaires des grands domaines n'avaient plus le droit d'utiliser des ouvriers non algériens. Ce mouvement s'est

généralisé dans les campagnes un peu en retard par rapport au mouvement ouvrier dans les villes importantes. C'est cela qui a préparé la rébellion. Ceux qui ont porté tout le poids de la guerre ce sont les paysans. Les gens des villes ont ralliés par la suite. On m'a demandé d'aller travailler comme journaliste à Alger Républicain. J'ai continué à mener une action militante en tant que journaliste. J'avais la responsabilité de ce qu'on appelle la « rédaction de jour » mais je trouvais le moyen d'aller dans les campagnes et d'écrire de grands reportages qui m'ont d'ailleurs créé, dans une certaine opinion des milieux français de droite, des inimitiés assez fortes, dangereuses

**D. T.**— *C'est pour vous consacrer à l'écriture que vous vous êtes désengagé du combat politique ?*

**M. Dib** – Dans mon esprit, l'indépendance devait amener tous ceux qui ont lutté pour elle, à acquérir leur place dans leur pays et que moi-même je pouvais prendre mon indépendance, d'écrivain s'entend. Il n'était plus indispensable à ce moment-là, je dis bien – de continuer dans cette ligne

De l'engagement. Le but, surtout après que l'indépendance a été proclamée, la victoire, entre guillemets aussi, a été atteinte. En tant qu'écrivain, j'étais comme le combattant qu'on démobilise et qui rentre dans ses foyers. Et je me suis dit qu'en tant qu'écrivain on peut faire autre chose qu'une littérature engagée. Sinon politiquement, du moins sur le plan social, sur le plan des idées. Je me suis davantage livré à mes

Démons intérieurs et j'ai écrit ce que je considérais comme faisant partie d'une vie intérieure, personnelle, qui m'engageait d'une autre façon; sur le plan humain, sur le plan d'une réflexion plus large.

**D. T.**—*Mohammed Dib, on en arrive aux thèmes de vos romans.*

*Des thèmes essentiels et le premier qui me vient à l'esprit, c'est le thème de la mer. La mer espace maritime [...] La mer symbolise quoi dans votre littérature ? On la retrouve souvent et particulièrement dans " Qui se souvient de la mer ? "*

**M. Dib** – La mer, c'était le but où il fallait arriver pour recevoir son nom lustral. C'était l'eau dans laquelle les musulmans font leurs ablutions avant de faire leur prière et la mer est plus un espoir qu'une réalité présente. Elle représente cet espoir de la fraîcheur, du renouvellement, du baptême... C'était

plus un archétype, un symbole, qu'une réalité immédiate. La réalité immédiate, c'était les grands espaces, terrestres. Les Hauts Plateaux, les terres du Sud algérien, le désert, que je n'ai pas beaucoup connu. Mais, quand on vit en Algérie ou dans un pays comme l'Algérie, c'est-à-dire l'Algérie habitée, qui n'est qu'une frange du désert, sans connaître le désert, on ne peut pas ne pas en subir l'influence, les émanations...

**D. T.** – *Beaucoup de femmes sont au centre de votre œuvre. C'était l'influence de votre société ou celle de votre mère ?*

**M. Dib** – Dans le milieu algérien, la mère à l'époque – plus que maintenant – était l'Homme de la famille. La mère était la pourvoyeuse, celle qui travaillait, celle qui protégeait ses enfants. C'était le personnage central. D'autant plus central quand le père était soit mort, soit absent. Il y a donc ce personnage mais il y a celui de la sœur. Etant donné le mode de vie et la proximité dans laquelle vivent les enfants dans les familles algériennes de l'époque, proximité qui peut être qualifiée de promiscuité. Promiscuité d'où naissent des sentiments assez troubles... Ça n'allait pas jusqu'à la perversion, mais disons qui créait une relation entre frères et sœurs d'un type affectif très poussé et problématique.

L'épouse, elle, constituait un peu le substitut de la sœur et de la mère et elle délivrait l'homme de l'emprise maternelle et de l'emprise de la sœur. Dans la réalité affective, dans la réalité psychique, c'est la femme qui prenait en charge l'homme contrairement à toutes les apparences.

**D. T.** – *Un statut un petit peu spécial cependant, Mohammed Dib, dans votre œuvre pour la femme étrangère. Elle apparaît particulièrement dans " La Danse du Roi " et dans " Dieu en Barbarie " où justement elle a un statut particulier parce qu'elle semble être la femme complète, la femme réalisée contrairement aux femmes que vous venez de décrire, non?*

**M. Dib** – Eh bien l'étrangère est parée de l'aura de l'étrangère ! De toute manière. Mais en plus de cela, dans le contexte algérien, dans le contexte dans lequel je vivais moi-même, l'étrangère – étant donné les pesanteurs qui paralysaient, qui paralysent encore les personnes qui font partie de la société algérienne – pourrait être considérée comme un personnage libérateur. S'il était possible de pouvoir vivre, de pouvoir épouser une étrangère, on se libérait du

même coup de la malle de traditions qui pèse lourdement encore aujourd'hui... On n'était plus assujetti, à partir du moment où – il ne s'agit pas dans mon esprit de rêver seulement de l'étrangère – on pouvait vivre avec une étrangère. On échappait à un monde d'interdits, de préjugés, dans une société où l'on est contrôlé sans arrêt. Le fait de connaître une étrangère et plus encore de vivre avec elle, vous fait vous échapper à cette emprise. Mieux encore, ce milieu-là, cette société-là, comprend parfaitement, à partir de ce moment-là, que vous n'obéissiez plus à certaines traditions, à certaines coutumes, à certaines façons de vivre. Or, quand un Maghrébin – un Algérien en l'occurrence – connaît une étrangère, il y a pour lui la promesse d'un amour accompli, d'un amour vécu jusqu'au bout. Il est certain que la société algérienne, jusqu'à nos jours, souffre précisément de cet avortement sur le plan amoureux.

**D. T.** – *Mohammed Dib, depuis combien de temps écrivez-vous ?*

**M. Dib** – Je ne compte plus les années. Il y a tellement longtemps ! Depuis 1951 – 1952. C'est beaucoup. Pourquoi j'écris ? Parce que je vis. C'est une façon d'être. Maintenant je peux le dire, c'est vrai qu'au départ, je ne voulais surtout pas devenir écrivain. Ayant noirci une masse de papier, j'ai laissé cette masse dormir. Je me disais : tu es jeune, les jeunes livrent à ce genre d'exercice – ils écrivent de la poésie, de la prose, etc...

- maintenant tu entres dans la vie, passons aux choses sérieuses, tu vas te chercher un métier, gagner ta vie, prendre ta place dans la société... J'étais au chômage, je ne trouvais pas de travail. Je me suis donné une tape sur le front et je me suis dit : “ Tiens, et si j'essayais de gagner de l'argent avec ce que j'ai écrit ? ” J'étais d'autant plus tenté que j'étais marié, j'avais charge de femme avec un enfant !

La chose m'a parue d'autant plus faisable que j'avais connu des écrivains – en particulier comme Jean Queyrolles – qui était Directeur littéraire au Seuil, qui était un ami et au quel je pouvais soumettre quelque chose. Donc j'ai coupé dans cette masse de quoi faire un livre qui a été “ La Grande Maison ”. J'ai envoyé ça à Jean Queyrolles, je vivais toujours sa Tlemcen. Un mois plus tard, le livre était sorti et un mois plus tard il était réédité. Alors, si vous étiez à ma place, vous vous seriez peut-être dit, “ bon, voilà une façon de gagner sa vie en

se faisant plaisir ”. Mais j’avais aussi conclu un pacte avec moi-même. Ce pacte consiste à aller au bout, toucher les limites...

La création est une aventure et qui dit aventure, dit départ.

Départ vers les terres inconnues, les terres inexplorées. On va chercher et on se cherche... dans cette errance. En somme, un écrivain, quand il s’affirme en tant que tel, c’est quelqu’un qui a coupé les amarres, qui a coupé les ponts. Parce que s’il n’avait pas rompu les amarres, s’il ne s’était pas éloigné de ce qu’il décrit, il ne pourrait pas le décrire .



